

ann
beattie

promenades
avec
les hommes



ANN BEATTIE

PROMENADES AVEC LES HOMMES

1980. Jane, brillante diplômée de Harvard, quitte la ferme du Vermont où elle vivait avec Ben, musicien et poète en herbe, pour s'installer à New York avec Neil, un professeur écrivain beaucoup plus âgé qu'elle, qui décide de prendre en main son éducation. Ceci jusqu'au jour où elle découvre qu'il est marié et, contrairement à ce qu'il prétendait, ne passe pas ses nuits à écrire dans le cabinet de Tyler, son ami vétérinaire...

En une centaine de pages, Ann Beattie décrit un univers complexe où règnent le doute amoureux, la passion, la volonté de survivre, l'ambition, avec une justesse et une ironie subtiles, un sens de la description qui restitue l'atmosphère new-yorkaise d'une époque révolue mais toujours vivace.

« Beattie a “trouvé le moyen d'écrire un tout nouveau type d'histoires”, selon John Updike. » *The Nation*

« L'un des maîtres de la nouvelle les plus décisifs et indispensables à notre époque. Beattie saisit et rend brillamment une époque, un lieu et la forme d'un engagement. Sa voix est originale et unique. » *The Washington Post*

PROMENADES
AVEC LES HOMMES

Ann Beattie est née en 1947 à Washington D.C. Elle a fait son entrée sur la scène littéraire dans les années 1970 en publiant certaines de ses nouvelles dans *The Western Humanities Review*, *Ninth Letter*, *The Atlantic Monthly* et *The New Yorker*. *Distortions*, son premier recueil de nouvelles, et *Chilly Scenes of Winter*, son premier roman, sont édités en 1976. Sept romans et huit recueils de nouvelles ont paru depuis. Certains de ses textes ont également été inclus dans un recueil édité par John Updike intitulé *Meilleures nouvelles américaines du siècle*. En 2000, elle a reçu le prix PEN/Malamud pour sa maîtrise du genre de la nouvelle et, en 2005, le Rea Award for the Short Story. Elle vit entre Key West, en Floride, et Charlottesville, en Virginie, où elle est titulaire de la chaire Edgar Allan Poe de littérature et de *creative writing* à l'université de Virginie.

ANN BEATTIE

PROMENADES
AVEC LES HOMMES

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Anne RABINOVITCH

CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR ◊

Titre original :
Walks with Men

© Ann Beattie, 2010
All rights reserved including the rights of reproduction
in whole or in part in any form.
© Christian Bourgois éditeur, 2012
pour la traduction française
ISBN 978-2-267-02405-0

En 1980, j'ai rencontré à New York un homme qui a promis de changer ma vie, si je le laissais faire. Le marché était le suivant : il me dirait tout, *absolument tout*, à condition que je ne cite pas mes sources et que personne n'apprenne que nous avions une vraie relation. Au début sa proposition ne parut pas très intéressante, mais j'eus l'intuition qu'il savait quelque chose que j'ignorais sur la façon de penser des hommes – et à l'époque je crus que cette découverte m'éclairerait sur la manière dont je pourrais construire ma vie. J'étais séduite par l'idée que la teneur de notre lien ne serait connue ni à l'université où il enseignait, ni dans l'équipe du magazine dont il faisait partie. Ni de mon petit ami dans le Vermont.

« Vous me donnez des informations, et vous voulez *quoi* en échange ?

— Vous me promettez que personne ne parviendra à remonter jusqu'à moi. J'expliquerai tout ce que vous souhaitez savoir sur les hommes, mais il sera impossible à quiconque de deviner que cela vient de moi.

— Vous pensez que les hommes sont des êtres si spéciaux ?

— C'est une espèce à part. Je la comprends très bien parce que je m'y suis réfugié pour éviter les intempéries, dit-il. Vous êtes intelligente, mais il vous manque les connaissances de base qui vous obligeront à voir la réalité en face.

— Ce n'est pas comme ça qu'on parle aux gens, dis-je.

— Tu t'imagines que je ne le sais pas ? » répliquait-il, frottant doucement mon poignet avec son pouce.

Neil était l'écrivain chargé de mettre en perspective les observations que j'avais formulées, au cours de mon entretien avec le *New York Times*, sur les causes de la désillusion de ma génération, mais à la différence de la plupart des interviewés et des commentateurs, nous nous sommes revus. Peu après, il a fait sa proposition, et je n'ai pas dit non. J'étais intéressée. Je n'avais eu que deux relations sérieuses, et aucune liaison.

Nous marchions sous la pluie. Je portais une veste Barbour que Neil m'avait achetée sur Lexington Avenue, dans un magasin situé à deux pas de mon hôtel. Il avait été choqué qu'une personne aussi raffinée que moi n'en possédât pas déjà une. C'était notre deuxième rencontre, et les circonstances n'avaient rien de romantique. Il était venu me chercher à l'hôpital Mount Sinai, où j'avais subi une coelioscopie. Une intervention mineure : entrée le matin, je ressortais

en début d'après-midi ; apparemment, les médecins n'avaient pas prévu que je serais dans les vapes et vomirais sur le trottoir car cela ne faisait pas partie du scénario habituel. (« Une espèce à part. »)

La première fois, Neil et moi nous étions vus lors d'un déjeuner où nous avait conviés la rédactrice en chef de la section Arts and Leisure du *New York Times* (elle avait reçu bon nombre de lettres après la publication de mon interview et du commentaire « en perspective » de Neil). Lorsqu'il avait appris que j'avais le projet de revenir à New York plus tard dans le mois, il avait insisté pour venir me chercher à l'hôpital. Un taxi nous conduisit jusqu'à mon hôtel et nous nous blottîmes épaule contre épaule sur la causeuse, face à la cheminée vide surmontée d'une affichette interdisant formellement de l'utiliser (la direction s'imaginait-elle que, sous le coup de la colère, les clients étaient capables de brûler des lettres d'amour, ou de glisser des bûches dans leurs bagages ?). La tête me tournait et j'avais la migraine ; Neil – qui, je devais bientôt m'en apercevoir, songeait souvent à faire des cadeaux, dans le but d'égayer les gens – se mit à penser tout haut : pendant que j'appellerais ma mère et mon beau-père pour leur annoncer que tout allait bien, il irait m'acheter une écharpe mieux assortie à ma veste. Qu'était donc cette chose laineuse et rêche drapée autour de mon cou ? Un chiffon pour astiquer une voiture ? Et cette chambre d'hôtel était sordide, non ? (« Ne jamais se fier à un hôtel rénové avant au moins une année. ») Ainsi commença mon apprentissage de jeune femme

diplômée de Harvard avec mention, attentive aux conseils d'un homme mûr. L'intervention s'était bien passée ; je me portais comme un charme, pourquoi ne pas descendre au bar de l'hôtel pour déguster un verre de vin (on disait « un verre », m'expliquait-il : il n'était pas convenable d'annoncer ce qu'on allait boire), et ensuite il me mettrait au lit et irait m'acheter une écharpe Burberry – durable et d'une élégance discrète ; si la reine s'en contentait, je m'en accommoderais moi aussi – puis nous pourrions nous caler dans le lit et entamer une conversation sérieuse. Si je trouvais les bonnes questions, il promettait de fournir des réponses honnêtes, et... quoi ? Au nom de mon initiation – une cause honorable –, qui m'éviterait de reproduire les erreurs que j'avais commises – et risquais de refaire si *la bonne personne* (Neil) n'intervenait pas, tout serait limpide entre moi (vingt-deux ans à peine) et l'homme de quarante-quatre ans dont je m'étais entichée.

Les italiques procurent un avantage extraordinaire : on voit tout de suite que les mots se bousculent. Quand quelque chose est penché, l'ironie n'est jamais très loin.

À vingt et un ans, ayant réussi mes examens avec mention très honorable, je suis devenue une star du jour au lendemain, à cause d'une interview que j'avais accordée au *New York Times* le jour de la remise des diplômes, et dans laquelle, en présence du président Jimmy Carter, je dénigrais l'enseignement

de mon université, l'une des meilleures du pays, et annonçais mon intention d'abandonner mes études et de m'installer dans une ferme du Vermont. Neil, professeur à Barnard, avait été chargé d'élucider la question des griefs de ma génération à l'égard de l'Establishment, et d'écrire un article pour le *Times* où il remplaçait mon *angst* dans son contexte en citant Proust, Rilke, Mallarmé et Donald Barthelme. Ensuite – bien que son contrat n'en eût pas fait mention – il avait conclu en me proposant de revenir à la « tradition » avec une facétieuse demande en mariage. Après avoir lu l'article je lui écrivis un mot, disant que je lui ferais bientôt part de ma réponse. Je n'avais pas saisi l'ironie dans l'ironie, et certainement pas le fait qu'il lançait une bulle de pensée hypothétique que j'avais prise pour un zeppelin publicitaire.

Au moment où débuta cette relation, je vivais dans une minuscule ville du Vermont avec un homme du nom de Benjamin Greenblatt, qui avait fait ses études à Juilliard et travaillait dans une exploitation laitière où il accomplissait de multiples tâches, cultivant des légumes et les mettant en conserve, trayant les chèvres pour faire du fromage (pêcheur ; vagabond ; marcheur ; poète à ses heures ; bassiste). Lorsque je fis la connaissance de Neil, cependant, la nouveauté d'une vie à la campagne s'était usée, et j'étais lasse d'essayer d'apprendre à jouer de l'harmonium pour accompagner les chansons dont Ben notait les paroles dans des carnets, sur des serviettes de table ou en sténo au creux de sa paume. Je souffrais depuis un an de maux de ventre qui, selon moi, n'avaient

rien de métaphorique, et un médecin de Burlington m'avait finalement adressée (grâce à l'intervention de mon beau-père) à un gynécologue-obstétricien de New York.

Le jour où je rencontrai Neil, je venais presque de signer avec une agente littéraire qui m'avait contactée après la parution de l'article du *Times*, et je devais, après le déjeuner, me rendre dans le studio d'un photographe situé dans le Gulf & Western Building, près de Columbus Circle. Le courant passa aussitôt entre Neil et moi, et la présence de la chef de rubrique cet après-midi se révéla aussi agaçante qu'une serviette de cocktail trempée. Je partis pour ma séance de photos (l'agente souhaitait que je dispose de bons portraits de moi ; le fait qu'elle ne m'ait demandé aucun échantillon de ma prose ne me vint pas à l'esprit), puis j'allai rejoindre Neil à l'endroit qu'il avait noté à l'intérieur de la pochette d'allumettes : Grand Central. Rien de précis, juste « G. Central ». Il n'avait indiqué aucune heure de rendez-vous. Je supposai qu'il savait combien de temps durerait la séance. Lorsque j'en eus terminé, je pris le métro (grâce aux précieuses indications du photographe) et je pénétraï dans la gare. Je passai en revue l'espace gigantesque, et décidai de me poster devant l'accueil, lieu de rencontre le plus prévisible. Il s'approcha enfin de moi, souriant, avec à la main un sachet contenant deux *cupcakes* au chocolat. La clé de la chambre d'hôtel était déjà dans sa poche.

J'étais jeune, et je n'étais pas habituée à me montrer cachottière avec mes amies. Plus tard dans la

même semaine, plusieurs d'entre elles se joignirent à nous pour le café (je mentis à Ben, lui disant que j'avais besoin de me reposer en ville avant le voyage du retour). Pendant ces quelques journées chaotiques, mon amie Ruby nous retrouva dans un magasin où Neil cherchait de vieux albums de jazz, ensuite nous allâmes tous les trois nous asseoir sur un banc de Washington Square pour boire des Cocas. Christa (que j'avais connue à l'école primaire et qui travaillait pour une société de courtage dans la ville) nous accompagna jusqu'à la galerie de Mary Boone et regarda les tableaux. Par la suite, lorsque je commençai à sortir avec Neil, je découvris que la journaliste qui avait déjeuné avec nous l'avait appelé le lendemain, disant qu'il lui restait une place pour le spectacle de Spalding Gray.

« Ton amie X m'a appelé au bureau pour me proposer de prendre un verre avec elle, me dit-il un jour. Que dois-je lui répondre ? »

Il m'éduquait même quand il ne s'y employait pas.

Échoués comme des millions d'autres sur l'île de Manhattan, deux êtres égotistes s'étaient trouvés. Une hypothèse raisonnable. Cela se passait en 1980. Le président Jimmy Carter « commettait l'adultère dans son cœur », ne libérait pas les otages retenus en Iran, et tout le monde était perturbé. Les années soixante-dix s'immobilisaient tel un engrenage qui s'enraye. Quand les conversations ne portaient pas sur le nombre de jours de détention des otages, les

gens parlaient d'argent. Être privé du droit de vote était à peu près aussi prestigieux que payer ses courses en espèces. Bon Temps Rouler n'existait pas alors – ou plutôt si, mais ce n'était pas encore le nom d'un restaurant de Lower Manhattan.

Pour m'empêcher de m'apitoyer sur mon sort après la coelioscopie, il prétendit que seul mon orgueil était blessé. « Bon, tu as deux petites marques sur le corps. Toutes les femmes ont les oreilles percées, mais ton nombril a subi une incision et tu as une petite cicatrice juste au-dessus des poils pubiens. » Son doigt en frôla l'extrémité. « Ne te comporte jamais comme si c'étaient des défauts. *Elles font partie de toi.* Elles indiquent à ceux qui ont la chance de les apercevoir que tu as été l'objet de certaines explorations. » Il aimait étirer les mots, les parodiant à cause du nombre de leurs syllabes : ex-plo-ra-tions. « Quelqu'un t'a examinée avec le regard que les Lilliputiens ont posé sur Gulliver. Ces traces sont les minuscules empreintes de pas qui restent. »

Aussi : « Évite le baume démêlant. L'électricité est sexy. Quand tes cheveux retombent en avant, ils se tendent vers moi. Je sais alors qu'une partie de toi veut quelque chose. »

« Explique-moi, dis-je. Un type rencontre une fille, ils boivent un verre ou deux, ou peut-être seulement un café, il lui tient la main tandis qu'elle longe le trottoir et, une fois arrivés au bout, il resserre son étreinte pour qu'elle puisse descendre sur la chaus-

sée... Il l'a galamment escortée, mais le lendemain il ne l'appelle pas. Ni ce jour-là ni un autre. Pourquoi ?

— Imaginons qu'elle ne marche pas sur un trottoir, mais sur une planche. À la fin, il *voudrait* la voir marcher dans les airs, n'est-ce pas ? Ce sentiment d'urgence doit vibrer dans tes entrailles. Si quelqu'un s'avance sur une planche, le seul dénouement satisfaisant consiste à le voir plonger dans le vide, et il n'est pas nécessaire d'avoir une escorte pour cela. Aucun homme n'a envie de jouer le rôle de maître des cérémonies au bras de Miss Amérique. Écoute : si tu te lances sur cette voie, ton heure est venue. L'autre personne éprouve le frisson vertigineux d'être à tes côtés jusqu'à la seconde où elle ne contrôle plus rien. C'est sexuel. Compris ? »

Le soir, dans la vie vermontoise dont je m'éloignais, Ben Greenblatt lisait Kafka et Borges, calé sur son fauteuil Morris aux bras en forme de pattes de félin, acheté dix dollars dans une vente aux enchères. Aucun de nous deux n'avait un vrai travail. Il annotait ses précieux ouvrages. Quand je me décidais à y jeter un coup d'œil, je ne voyais aucun signe de ponctuation : ni points d'exclamation ni points d'interrogation. « Le savions-nous déjà » sans point d'interrogation est pourtant une question, je suppose. Mais « Laisse prévoir une catastrophe » sans point d'exclamation semblait bizarrement décevant.

La mère de Ben avait travaillé dans une banque ; son père, mort quand il avait douze ans, avait été

le vice-président de cette même banque. Ben avait une sœur, Johnlene, un prénom composé de ceux de ses parents, John et Arlene. Ben n'avait pas de deuxième prénom. Son père et sa mère, se sentant dûment représentés par leur aînée, n'avaient pas fait preuve d'imagination pour le cadet. Peu après notre rupture, Ben devint « Goodness », bonté divine. Lorsque le couple qui l'employait mourut, il hérita d'une vingtaine d'hectares de terrain en échange des tâches accomplies, ainsi qu'on le lui avait promis. Le fils se débarrassa immédiatement des chèvres, vendit l'autre moitié des terres à un promoteur qui fit construire des maisons de ville à façade blanche dont l'étrange forme évoquait des dents requérant un traitement d'orthodontie, deux courts de tennis en terre battue et une piscine chauffée. Sur l'autre versant de la colline, qui lui cachait ce spectacle, Ben rénova l'ancien poulailler et créa un studio de yoga qui fut baptisé ensuite avec une bouteille de cidre bio brandie par la photographe Pattie Boyd. L'endroit devint le célèbre Goodness Studio où les musiciens venaient faire la posture du chien tête en bas et la salutation au soleil : quelques exercices d'étirement après désintoxication et avant la tournée de retrouvailles. Bob Dylan en personne apparut une fois pendant une séance de l'après-midi, ouvrit la porte, regarda les visages ahuris, retira son chapeau qu'il lança à travers le studio comme un frisbee, puis s'exclama : « Là où il n'y a pas de chiens, la vie n'a pas de sens », avant de remonter dans sa Jeep et de redémarrer.

Tous ces événements eurent lieu l'année qui suivit mon départ. J'en fus informée par le facteur, qui resta en contact avec moi.

« Ben, lui dis-je (après Grand Central, après l'hôpital et l'hôtel), je sais que tu vas avoir de la peine à y croire, mais j'ai rencontré un homme à New York. Il représente tout ce que nous détestons : c'est un professeur au ton professoral ; il écrit pour la presse traditionnelle. Mais je suis tombée amoureuse. »

Il me fixa longtemps avant de répondre. Puis il dit : « Pense à la tête que je ferai s'il te demande de déménager en banlieue. »

Au printemps, un livre que Neil avait écrit, *Prometheus in California : The Rise of the Executive Counterculture*, lui permit d'échapper à son poste de professeur à temps plein à Barnard. Sous un nom d'emprunt, il ouvrit aussi une rubrique courrier du cœur dans un magazine féminin, avec un groupe de prétendus experts qui comprenait le coiffeur d'une société de travestisme, le propriétaire d'un club de jazz et un vétérinaire de SoHo dépendant à la Rita-line (son ancien camarade de chambre à Harvard). Ils le faisaient en échange de dîners dans la pointe sud de Manhattan qui passaient sur les notes de frais de Neil, et prenaient un malin plaisir à arriver au restaurant avec des réponses toutes faites, alors qu'ils ignoraient quelles questions seraient posées dans la prochaine rubrique. (Il apportait quelques lettres et notait leur avis. Plus tard dans la soirée, il

téléphonait à sa jeune nièce et la priait d'actualiser leur réaction avec les expressions branchées les plus récentes.) Grâce à quelques changements mineurs, les réponses fonctionnaient souvent. Je trouvais les allusions littéraires amusantes, les plaisanteries pour initiés très drôles. Il travaillait à son second livre, un roman – bien que son agente (*la mienne*) l'ait encouragé à écrire encore un essai ; c'était la raison pour laquelle il se réfugiait à SoHo dans une pièce inoccupée du cabinet du vétérinaire, parfois interrompu dans sa concentration par une urgence nocturne. Une fois, il avait dû aider son ami Tyler à plaquer un limier sur le sol (à défaut de la table d'examen) après que l'animal avait fouillé le sac poubelle d'un restaurant contenant le marc de café de la semaine. Un autre soir il avait dû annoncer la mauvaise nouvelle au propriétaire d'un furet : l'animal avait saigné à mort à cause de la morsure d'un rat qui était entré par la fenêtre. (Tyler était défoncé, il avait toujours eu la phobie des furets et se croyait incapable d'exprimer une peine à peu près décente.)

Moi ? Je faisais des recherches sur les oiseaux du sud du pays à la New York Public Library. (Neil m'en avait priée. Cela devint un sujet de plaisanterie récurrent : comment suggérer à quelqu'un d'aller à la bibliothèque pour étudier les oiseaux ?) J'avais aussi fouillé les archives pour savoir comment on fabriquait la gnôle, surtout dans les prisons (une recherche encore plus inavouable). J'avais commencé à travailler comme préparatrice de copie pour l'éditeur

de Neil, quand j'avais la chance d'être sollicitée, et j'étais inscrite à un cours du soir de NYU sur la composition d'essai. Je poursuivais mes recherches, rédigeais mes devoirs, et j'allais souvent au cinéma avec des amies. Certaines ne saisissaient pas pourquoi je croyais que Neil écrivait toutes les nuits jusqu'à l'aube. (Parce qu'il revenait chez moi. Nous couchions ensemble au petit matin. Il me disait que les écrivains consacraient leurs nuits à l'écriture.)

Il me racontait d'autres choses que je croyais : à savoir que deux personnes pouvaient accomplir un acte et affirmer ensuite que « ce n'est jamais arrivé », et que c'était la vérité ; que se procurer les meilleures marques ou faire ses courses dans des petites boutiques d'occasion était la seule manière d'acquérir des objets – toute demi-mesure était mesquine et bourgeoise ; seuls les imbéciles achetaient une voiture au lieu d'en louer une ; le jus d'orange matinal devait se siroter dans les verres à vin en cristal et la grappa était meilleure bue au goulot ; Tourgueniev était un plus grand écrivain que Dostoïevski ; l'usage d'un point d'exclamation était interchangeable avec le fait de manger et de baver ; Irma Franklin était une meilleure chanteuse qu'Aretha. Acheter un chien de pure race était une faute morale.

Tout cela est transparent, n'est-ce pas ; comprenez que j'étais trop naïve, même si on tient compte de mon jeune âge. Pendant les années quatre-vingt, les femmes n'avaient plus à subir la tyrannie masculine. Aucune d'elles n'était tenue de se plier à l'emploi du temps d'un homme. Mon comportement dénotait la

paresse, il était dégradant. Pourtant je ne me livrai pas à l'introspection ; je ne posai pas assez de questions. Je fis preuve de passivité en voulant croire que tout ce que je faisais pour Neil était motivé par une prévenance charmante et démodée. Plus embarrassant encore, le fait que je lui permettais de subvenir à mes besoins et que je croyais devenir une essayiste de premier plan. (*Dans cette culture ?* dirait Neil).

Il suffit de réfléchir une seconde pour deviner ce qui s'est passé ensuite, car les clichés sont bien souvent le lot des vaniteux.

J'emménageai avec Neil. Nous habitons au troisième étage d'une brownstone¹ de Chelsea – il aimait ce quartier qui n'était pas huppé en ce temps-là, où les propriétaires de commerces étaient polis et âpres au travail, aimables et souriants quand ils accueillient les clients avec quelques formules apprises par cœur (« Merci beaucoup », disait la patronne du pressing ; « Ne revenez pas trop tôt », lançait la blanchisseuse) et chaque pâté de maisons avait un caractère bien particulier.

Parmi les gens qui partageaient notre immeuble, il y avait un mannequin en ménage avec un journaliste du *Village Voice* ; Raymond, un psychologue qui recevait ici sa clientèle ; et le fils du propriétaire, âgé de quarante ans, Etch-a-Sketch, l'ardoise magique – ainsi que Raymond et moi l'avions surnommé.

1. Bâtiment de grès brun. (*N.d.T.*)

Réalisation : Nord Compo à Villeneuve-d'Ascq
Impression : Normandie Roto Impression S.A.S à Lonrai
Dépôt légal : octobre 2012. N° 2174 (12-00000)
Imprimé en France

